

sence de navires de guerre de tous pavillons, de vaisseaux anglais comme de frégates espagnoles. La démonstration était claire. Aux Marocains que nous frappions, aux étrangers qui étaient présents, nous prouvions que la France entendait faire respecter sa frontière algérienne, et qu'aucune protection étrangère ne sauverait du châtement ceux qui la violeraient. La canonnade de Tanger fut bien plus un bombardement politique qu'une action de guerre. Si, au début, quatre-vingts pièces répondirent à nos coups, leur feu fut rapidement éteint par le tir admirable de nos excellents canonnières. Pas un boulet ne s'écarta des embrasures de l'ennemi ; pas un boulet n'atteignit les maisons, le quartier consulaire. Nos pertes furent insignifiantes ; je n'en ai plus le chiffre ; je crois que nous n'eûmes que quinze ou vingt hommes hors de combat ; nos avaries nulles ; mon vaisseau, *le Suffren*, ne reçut pas cinquante boulets dans sa coque et sa mâture.

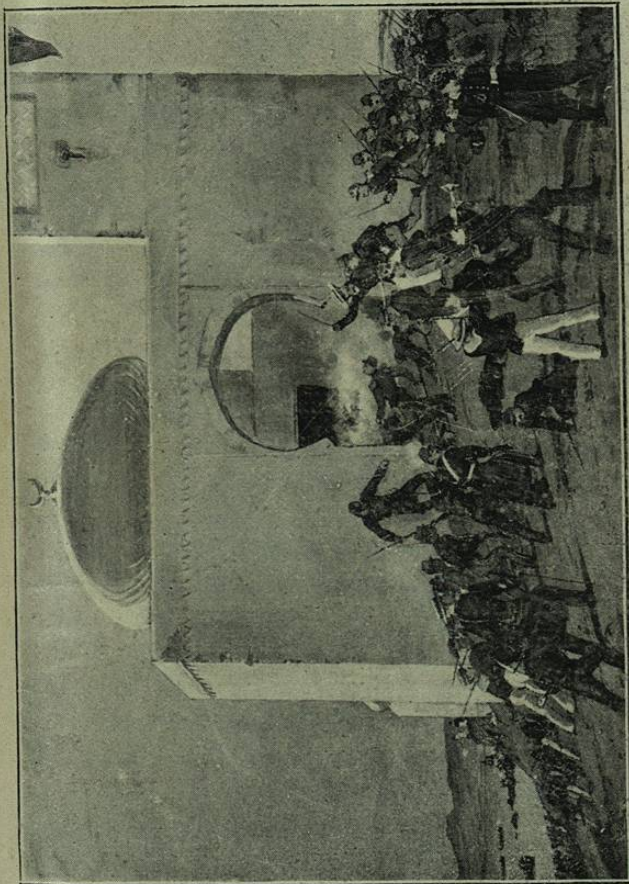
Le général Bugeaud, informé aussitôt, m'écrivait peu après : « Je vous disais le 11 que l'armée ne tarderait pas à acquitter la lettre de change que la flotte avait tirée sur elle. La copie ci-jointe d'une dépêche télégraphique à Son Excellence M. le ministre de la guerre vous fera voir que nous avons tenu parole. » La dépêche contenait le récit de la bataille d'Isly, qu'il venait de livrer, et la lettre qu'il m'écrivait était datée du champ de bataille, le 14 août. Ce même 14 août j'étais avec l'escadre devant Mogador. Des reconnaissances faites

par des officiers très intelligents, le lieutenant-colonel du génie Chauchard, le capitaine de la même arme Coffinières et un capitaine de frégate, héritier d'un beau nom, le vicomte Duquesne, m'avaient décidé à choisir cette ville et son port, comme offrant à une attaque le plus de chances de succès. Une autre raison m'avait déterminé : le produit des douanes de Mogador était le principal revenu de Mulai Abderrhaman. Nous avions dissipé ses illusions à Tanger. Pendant que le général allait abattre son orgueil sur le champ de bataille d'Isly, j'allais faire un trou à sa bourse.

Le mauvais temps, la grosse mer, des avaries graves de chaînes, d'ancres brisées sur cette côte inhospitalière, nous causèrent bien des ennuis : enfin le 15 août une mer plus calme et une brise favorable nous permirent d'aller prendre nos positions d'attaque devant Mogador. Bien fortifiée, pourvue d'une nombreuse artillerie et ayant eu le temps de se préparer, la ville fit une défense plus sérieuse que Tanger. Mais nous en vinmes à bout, et le feu de la place ayant été éteint par l'artillerie des vaisseaux *le Suffren*, *le Jemmapes*, *le Triton* et de la frégate *la Belle-Pouille*, je fis entrer la flottille dans la passe, et jeter cinq cents hommes sur l'île qui forme le port. Le débarquement se fit sous un feu de mousqueterie très vif, mais avec un entrain admirable, les hommes blessés dans les canots sautant à terre les premiers. Les batteries furent enlevées à la course, et toute la garnison de l'île, environ quatre cents hommes,

tuée, noyée ou rejetée à la nuit dans une grande mosquée qui se rendit le lendemain. Rien de pittoresque comme cette fin de combat par un soleil couchant, semblable à celui que j'ai vu peindre à Horace Vernet dans son beau tableau de la bataille de Montmirail. Les Marocains aux costumes éclatants se retiraient, en tirillant, vers la mosquée dont la haute tour s'élevait en silhouette vers le ciel, pendant que nos embarcations, longeant la côte sur une mer dorée, joignaient leur fusillade à l'action de nos soldats. Je me souviens qu'à ce moment je me trouvais à côté d'un jeune sous-lieutenant, tout frais sorti de Saint-Cyr, M. Martin des Pallières, à qui, sur ses instances, j'avais permis de descendre à terre en volontaire, bien que sa compagnie ne dût pas débarquer. Il me montra avec fierté son bras fracassé par une balle en me disant : « Vous voyez que vous avez bien fait de me laisser venir ! » Toute cette prise de l'île fut très bien menée par le colonel Chauchard et le commandant Duquesne qui y fut blessé.

Le lendemain mon premier soin fut de renvoyer au pacha de Mogador quelques-uns des prisonniers avec la déclaration que s'il était touché un cheveu de la tête du consul anglais, de sa famille et de quelques autres Européens qu'il avait refusé de laisser embarquer avant l'attaque, je ferais passer par les armes en représailles tous les autres prisonniers. J'eus la satisfaction de recueillir ce consul et les siens et de les faire reconduire à bord de la frégate anglaise *Warspite*, qui suivait nos opérations. Il



1. M. Coffinières, cap. du génie. 2. M. Sigmonte, sergent de sapeurs, tué. 3. Pottier, lieutenant d'artillerie, tué. 4. M. Coupyent des Bois, lieutenant de vaisseau, blessé. 5. Vie Duquesne, capitaine de frégate, blessé. 6. M. de Labadie, capitaine de chasseurs d'Orléans. 7. Martin des Pallières, sous-lieutenant d'infanterie de marine, blessé.

était temps; car les Arabes, les Kabyles de la campagne, envahissaient la ville pour la piller, la saccager. Le pacha débordé, n'ayant plus les moyens de maintenir l'ordre, obligé de s'enfuir, aucun chrétien n'aurait pu rester en ville sans courir les plus grands dangers. Peu après nous débarquâmes à Mogador même, pour y achever l'œuvre de destruction de la veille, enclouer les canons, briser les affûts, détruire les munitions de toutes les batteries de la marine, tout cela sans l'ombre d'opposition. Puis je mis une garnison dans l'île, que j'armai de canons de gros calibre, afin de tenir en respect la ville que nous ne voulions pas occuper, et je déclarai le port en état de blocus.

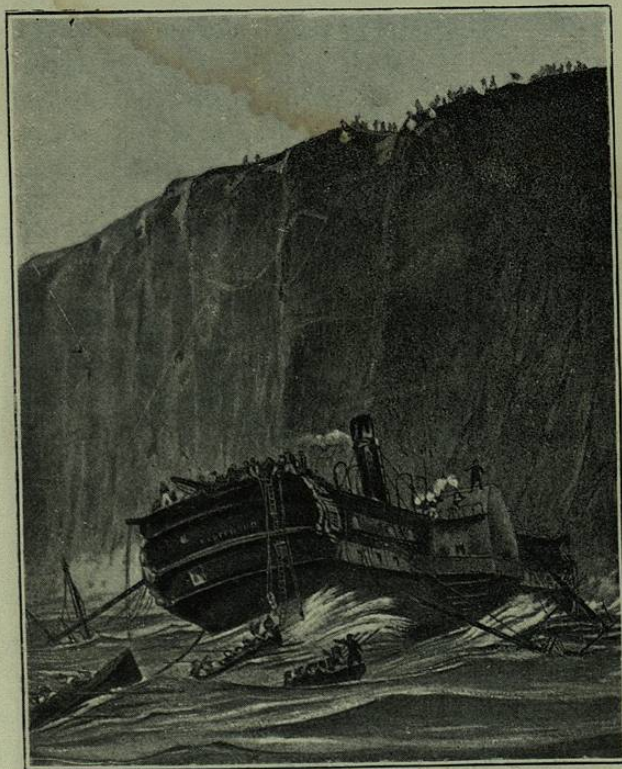
Toutes choses réglées, je renvoyai le gros de l'escadre à Cadix pour se ravitailler et se mettre en état, s'il le fallait, de recommencer de nouvelles opérations. Pour faire naviguer, combattre et surtout approvisionner en vivres, charbon, munitions, une force navale qui s'éleva jusqu'à dix-sept navires, plus le corps de débarquement, je n'eus, pendant la durée de la campagne, comme état-major, qu'un lieutenant de vaisseau faisant fonction de chef d'état-major, d'aide de camp, etc., un aspirant de seconde classe pour faire les courses et le guet, et enfin le commissaire de mon vaisseau le *Suffren*. Tous les trois, il est vrai, étaient bons. Les deux officiers sont devenus tous deux amiraux; l'un l'amiral Touchard, l'autre, l'amiral Pierre. Le commissaire s'appelait Rouffio. Si je mentionne ce

était temps; car les Arabes, les Kabyles de la campagne, envahissaient la ville pour la piller, la saccager. Le pacha débordé, n'ayant plus les moyens de maintenir l'ordre, obligé de s'enfuir, aucun chrétien n'aurait pu rester en ville sans courir les plus grands dangers. Peu après nous débarquâmes à Mogador même, pour y achever l'œuvre de destruction de la veille, enclouer les canons, briser les affûts, détruire les munitions de toutes les batteries de la marine, tout cela sans l'ombre d'opposition. Puis je mis une garnison dans l'île, que j'armai de canons de gros calibre, afin de tenir en respect la ville que nous ne voulions pas occuper, et je déclarai le port en état de blocus.

Toutes choses réglées, je renvoyai le gros de l'escadre à Cadix pour se ravitailler et se mettre en état, s'il le fallait, de recommencer de nouvelles opérations. Pour faire naviguer, combattre et surtout approvisionner en vivres, charbon, munitions, une force navale qui s'éleva jusqu'à dix-sept navires, plus le corps de débarquement, je n'eus, pendant la durée de la campagne, comme état-major, qu'un lieutenant de vaisseau faisant fonction de chef d'état-major, d'aide de camp, etc., un aspirant de seconde classe pour faire les courses et le guet, et enfin le commissaire de mon vaisseau le *Suffren*. Tous les trois, il est vrai, étaient bons. Les deux officiers sont devenus tous deux amiraux; l'un l'amiral Touchard, l'autre, l'amiral Pierre. Le commissaire s'appelait Rouffio. Si je mentionne ce

détail, c'est qu'aujourd'hui, avec la manie des gros états-majors, les choses se passeraient moins simplement. J'ajoute que ce qui m'a le mieux secondé, c'a été la bonne volonté, l'entrain, l'intelligence, le dévouement au pays que j'ai, à toute heure, trouvé chez tous, sans distinction. En somme, la force navale que j'ai eu l'honneur de commander s'est montrée au-dessus de ce qu'on pouvait attendre d'elle. Il en a été depuis et il en sera de même tant qu'on ne portera pas une main sacrilège sur une organisation qui a fait ses preuves, et qui repose maintenant sur de longues et glorieuses traditions.

Nous eûmes pourtant un accident. Un grand transport, le *Groënland*, fit naufrage à quelque distance au sud de Larrache. Par un temps de brume, et par suite de je ne sais quelle erreur, il échoua, filant neuf nœuds, au moment de la pleine mer, un jour de grande marée, au pied d'une falaise haute comme les falaises de la Manche. La brume se dissipant, il fut aperçu par les Arabes, heureusement en petit nombre, qui du haut de la falaise le fusillèrent impunément. Un de nos avisos, *la Vedette*, eut connaissance de la catastrophe et vint à son aide, aide bien impuissante, sa machine n'étant pas de force à retirer un grand navire échoué dans de si déplorables conditions. Les coups de canon qu'il tira de bas en haut contre les Arabes, perchés sur la falaise, ne servirent qu'à en appeler d'autres. Ils servirent cependant à me donner connaissance du sinistre. Je passais au large, me dirigeant vers Cadix



N^o 31. — MAROC. — Perte du *Groënland*. Évacuation des blessés.

à bord du *Pluton*, lorsque le bruit du canon, insolite en pareil lieu, attira mon attention et courant vers le son, je ne tardai pas à apercevoir le malheureux *Groënland* presque à terre, pendant que la lueur des coups de feu scintillait à la crête de la falaise. La nuit tombait quand j'arrivai auprès de lui. Je me rendis de suite à bord, ce qui n'était pas facile, un fort ressac brisant contre son arrière, seul point par lequel on pût l'approcher. Mais on me lança un cordage à l'aide duquel on me hissa à bord. Le malheureux commandant Besson, une fois le navire à la côte, avait fait ce qu'il avait pu : élonger des ancres, alléger le navire, couper sa mâture. Puis on avait viré avec courage sous le feu des Arabes. Quatorze hommes avaient été tués ou blessés au cabestan. Mais les grelins avaient cassé et si l'allègement avait servi à quelque chose, ç'avait été de permettre à la houle de porter le navire plus à terre. Je descendis dans la chambre des machines ; elle était pleine d'eau : évidemment le navire était crevé. Toute tentative de renflouement d'un grand bâtiment dans ces conditions, bien difficile en pays ami, était hors de question sous la fusillade de milliers de Marocains, qui ne manqueraient pas dès le lendemain, de garnir la falaise. Si la mer se levait, non seulement le navire serait mis en pièces, mais le sauvetage de l'équipage deviendrait impraticable. Je décidai l'évacuation immédiate des blessés d'abord, puis de l'équipage. Elle se fit sans accident. Le capitaine Besson quitta le dernier son navire, après

y avoir mis le feu par mes ordres, afin qu'aucun trophée ne tombât aux mains de l'ennemi.

Rentré à Cadix, j'y trouvai, outre les lettres du ministre de la marine, l'amiral de Mackau, contenant l'approbation donnée à ma conduite par le gouvernement du Roi, une lettre du général Bugeaud, devenu maréchal, où il me disait : « Je viens de recevoir avec bonheur votre dépêche du 17. Les opérations des armées de terre et de mer ont été en harmonie complète, quoiqu'à très grande distance. L'armée marocaine a été vaincue le 14 et Mogador bombardé et pris le 15. Entre ces deux victoires la princesse de Joinville vous a rendu père. Il serait bien, ce me semble, de nommer la jeune princesse : Victoria... J'aurais grand bonheur à vous dire que si vous êtes content de votre flotte, l'armée de terre est contente d'elle et de vous. » J'étais occupé à ravitailler, réapprovisionner, réorganiser mes bâtiments lorsque M. Martino prévint que Mulai Abderrhaman demandait la paix et avait donné à Bousselam tous les pouvoirs pour la conclure.

Nous avions à Cadix tout un congrès de diplomates. A M. de Nion notre *déchargé* d'affaires à Tanger, M. Guizot avait adjoint le jeune Decazes, que tout le monde a connu depuis, ministre des affaires étrangères du maréchal de Mac-Mahon. Puis derrière la toile nous avions le ministre d'Angleterre en Espagne, M. Bulwer, qui s'intéressait aussi beaucoup à nos affaires et désirait sincèrement à l'exemple de son chef, lord Aberdeen, voir la question marocaine

enterrée. Tout le monde était empressé de protocoller ; je pensai qu'il fallait cependant se faire tirer un peu l'oreille, faire désirer aux gens du Maroc la levée de ce blocus de Mogador qui leur coupait les vivres. Je proposai d'envoyer à Bousselam l'interprète de l'escadre, le docteur Warnier, homme de courage et d'intelligence, un de ces Français qui avec le général Daumas, Léon Roche et autres, avaient partagé jadis la fortune d'Abd-el-Kader et qui était très capable de démêler toutes les finesses de la diplomatie arabe. Il demanderait à Bousselam de déclarer si réellement il avait pleins pouvoirs de l'empereur, et de lui donner alors une pièce officielle en faisant preuve. Dans le cas de l'affirmative, l'escadre reviendrait à Tanger, amenant les plénipotentiaires de France qui apporteraient un traité tout rédigé, contenant les conditions imposées, à signer dans les vingt-quatre heures.

Ainsi fut fait.

Mais ce traité, que stipulait-il ? Pas grand'chose. Il donnait seulement le dernier coup à Abd-el-Kader, que l'empereur Mulai-Abderrhaman s'engageait à mettre hors la loi. Les vrais articles de paix avaient été signés à Tanger, Isly, Mogador. Il ne nous servait de rien, après ces victoires, d'imposer à l'empereur des conditions trop dures, qui affaibliraient, renverseraient peut-être son autorité. Mieux valait avoir à notre frontière un souverain ayant éprouvé à la fois la force de nos armes comme notre générosité, et ayant, par suite, intérêt à bien vivre avec nous, qu'une

anarchie musulmane contre laquelle nous aurions à lutter et qui ouvrirait peut-être la porte à des interventions européennes.

Le traité, inspiré par ces pensées, fut signé ; l'ordre d'évacuer l'île de Mogador et de lever le blocus expédié. Le pavillon du consulat de France fut relevé, salué par la terre et par nous. Le différend marocain était clos. Comme résultat, Abd-el-Kader, traqué au Maroc comme en Algérie, après une courte période de vie errante et impuissante, s'est vu contraint de faire sa soumission à mon frère Aumale en 1847. De la date du traité de Tanger jusqu'à nos jours, aucun embarras sérieux n'est survenu entre nous et le gouvernement marocain.

La signature de la paix fut le signal de la dislocation de l'escadre réunie sous mes ordres. Quant à moi, je revins à Paris par le Havre, où j'appris qu'on m'attendait à Toulon où l'on m'avait préparé une réception officielle, je fus heureux d'y avoir échappé. j'avais la conviction intime d'avoir, pendant cette campagne de quatre mois, bien servi mon pays et éloges comme injures m'étaient également indifférents.

XII

1844-1848

Vers la fin de 1844, grandes fêtes à Naples pour le mariage de mon frère Aumale avec sa cousine, la charmante fille du prince de Salerne. Mariage civil au palais, pendant lequel le roi ne fit que tarabuster le syndic de Naples, qui instrumentait en costume espagnol du xvii^e siècle, tout noir, avec perruque à longues boucles flottantes. Au mariage religieux se pressaient en toilettes de cour, autour de la famille royale, une foule de femmes ravissantes et d'hommes portant de grands noms historiques : le marquis de Pescaire del Vasto, les princes Colonna et de Campo Reale, les ducs d'Ascoli, de San Cesarea et tant d'autres. La France était représentée par l'amiral Parseval, les officiers de l'escadre, le général Durosnel, aide de camp de mon père, après l'avoir été de Napoléon, un vieux soldat, l'honneur en personne, dont la mémoire était chargée de souvenirs bien intéres-